

Myriam Uwiragiye Birara au Festival international des femmes de Salé

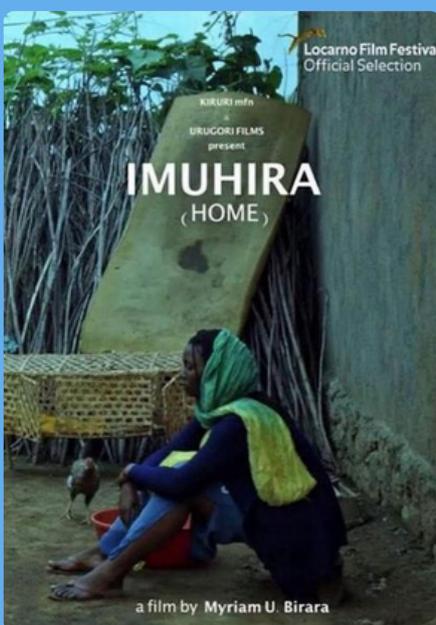
Le court métrage de 12 minutes *Home* de Myriam Uwiragiye Birara, diffusé au Festival International des Femmes de Salé, a été réalisé en 2021. Il raconte l'histoire d'une jeune femme qui retourne dans son village natal pour fuir les abus violents de son mari, cherchant du réconfort et un soutien émotionnel auprès de sa famille. Mais malheureusement elle sera confrontée à une attitude hostile et aux normes sociales qui la poussent à agir d'une certaine manière.

Ce court métrage s'inspire de ce dont la réalisatrice a été témoin dans sa propre famille. C'était pour elle une façon de critiquer cet état d'esprit qu'elle retrouve dans de nombreuses familles au Rwanda. Son objectif était de montrer sa colère, sa rage notamment envers sa propre famille (par exemple, lorsque la jeune femme essaie de déchirer un bout de tissu en criant) mais de manière subtile, calme, douce, à travers sa vision en tant que femme, sans recourir à la violence, comme le monde s'y attendre.

La mère comprend la peine de sa fille, mais n'agit pas, ne voulant pas gâcher son mariage car c'est mal vue. Cela reflète la situation dans le pays : les femmes peuvent divorcer ou même occuper des postes en politique, mais elles ne sont pas pleinement acceptées par la société ne les laissant pas vraiment agir. La réalisatrice a d'ailleurs fait le choix de ne pas montrer le mari. Son but était de se concentrer uniquement sur le rôle de la famille: comment la mère cache sa fille par honte. Même si le mari est absent à l'écran, on ressent déjà de la colère envers lui et ses actions, montrant qu'une personne peut être présente dans l'histoire sans être visible à l'image. (Ce qui rend également l'histoire commune montrant que ça arrive a beaucoup de famille)



La réalisatrice utilise beaucoup la nature comme moyen de rechercher la paix. C'est un refuge pour le personnage principal, un endroit pour fuir sa famille et tenter de s'apaiser. Cependant, cela ne l'aide pas forcément à aller mieux. La nature est ici représentée à la fois comme un décor et comme un miroir de l'état intérieur du personnage (on a même l'impression qu'elle a mis fin à ses jours dans la rivière, ce qui reflète ses pensées). Mais cette nature peut aussi sembler étouffante: dans certains plans, la jeune femme paraît minuscule face à l'immensité de la forêt / ses pensées / ses problèmes.



Les plans fixes, où le temps semble s'écouler lentement, traduisent la vision artistique de Myriam Uwiragiye Birara. On y retrouve une vision de peintre, rendant chaque plan très riche et laissant une certaine liberté de mouvement au personnage.

Le son joue également un rôle important dans le court métrage. Il rend les scènes plus vivantes, plus réalistes (silence, bruits d'animaux, chants...). La réalisatrice a volontairement évité d'utiliser des sons extradiégétiques. Par exemple, le chant autour du feu, utilisé à plusieurs reprises, permet à la jeune femme de s'exprimer sans parler, notamment lorsqu'elle ressent de la honte (comme lorsqu'elle cache ses blessures au début ou lorsqu'elle n'arrive pas à parler devant les voisins, mais qu'ils parviennent tout de même à la comprendre et à la réconforter).

La réalisatrice reconnaît que le sujet est difficile, lourd et donc difficile à regarder sur une longue durée. C'est pour cette raison qu'elle a choisi de le traiter dans un format court. Le film se termine sur une forme de rébellion subtile contre son frère, et sur la scène où elle détache ses cheveux, symbolisant son désir d'aller de l'avant. Cette fin paraît inhabituelle, car on s'attend souvent à une conclusion heureuse où l'héroïne réussit à se libérer de sa relation. Mais ici, le court métrage nous laisse volontairement sur notre faim, renforçant ainsi l'impact et le réalisme de l'histoire (comme le souhaite la réalisatrice).



J'ai trouvé la vision des choses de la réalisatrice très intéressante, car c'était une nouvelle manière d'exprimer quelque chose de très courant. J'ai également apprécié la manière de filmer, qui laisse apparaître la fibre artistique de Myriam Uwiragiye Birara, comme si les plans étaient des œuvres d'art (avec la nature). Son envie de créer un court métrage se rapprochant le plus de la réalité (inspirée d'un film qu'elle a vu au lycée, qui lui a donné envie de faire du cinéma) rend le film plus marquant et perturbant, car on a l'impression de faire partie de la famille et d'accompagner le personnage dans cette période de sa vie, comme si elle mettait en scène le quotidien de quelqu'un. En visionnant ce court métrage, nous voyons à quel point ce sujet a affecté la réalisatrice, car j'avais l'impression d'être à la place d'un témoin, d'un membre de la famille.